



LA CAVERNE DU DIABLE !

Par LE CHAT.

II.—Suite.

LA CAVERNE DU DIABLE.

Le mont St. Hilaire, — la montagne de Belcoil, — est un site connu de tous les touristes du Canada. Le Richelieu, la Rivière Chambly, baignent ses pieds ; de beaux et grands vergers entourent aujourd'hui ces lieux jadis déserts et malfamés, et dans les beaux jours d'été les amants et les amoureuses, — même ceux et celles dont le cœur attiédi ou désenchanté n'aime plus, — vont sur le sommet du lieu sacré, passer une journée d'été où plaisir et mélancolie semblent avoir fait séjour.

— Enchantresse est cette montagne ; il semble que la nature se soit plu à l'orner de toutes façons ; de beaux et grands arbres la couronnent, un lac à ravir, jeté au milieu d'elle, la poétise et fait rêver, puis une caverne, la caverne du diable, prête à ce lieu pittoresque mille et un souvenirs que nos ancêtres, dans leurs contes et leurs récits, ont rendu célèbre.

Nous laisserons le vieux José, un coureur de bois, causer de ce trou de fées, ou de cette caverne, tant et autant qu'il voudra.

— Un jour, il y a bien de cela quarante ans, je faisais la chasse avec deux robustes sauvages. Le gibier ne manquait pas, même notre charge était déjà trop lourde, et nous ne savions trop comment retourner à domicile.

L'un d'eux dit : Camarades, nous avons abattu assez d'habitants de la forêt, allons voir maintenant le trou des fées.

Nous étions alors sur le sommet de la montagne, le pain de sucre, tel qu'on le baptisa alors, et nous contemplions avec émotion les richesses et les imposantes beautés que la nature étalait à nos regards.

Je répondis : C'est bon, puisque mon



La caverne du diable.

frère le veut, allons ; et suivant le vieil iroquois, nous marchâmes environ cent à cent cinquante pas sur le versant de la montagne.

Tout à coup il s'arrêta.

— Que mon frère, le visage pâle, n'ait pas peur. Je sais que son cœur ne craint jamais et que sa main ne tremble devant aucun ennemi, mais il n'a pas encore vu le trou des fées, comme il dit dans sa langue, ou la caverne des mauvais génies, comme je l'appelle, moi.

— Sois tranquille, mon frère, ma peau est trop vieille aujourd'hui pour ternir d'aucune façon. Ni les ours de ces grands bois, ni les bêtes féroces que nous chassons ne m'ont fait peur, qu'ai-je à craindre de ta caverne ?

— Rien. Mais tu sais, mon frère, dit-il, en frappant sa large poitrine, quand j'aime, moi, tiens c'est là, puis il porta la main sur son cœur. Un jour peut-être, tu sauras mon secret ; moi je ne te le raconterai pas, je suis

trop vieux, et le grand Manitou des visages pâles me rappellera la nuit avant bien des lunes ; une autre voix fera entendre, à toi et à ceux de ta race, ce que cette caverne raconterait d'épouvantable, si sa bouche, qui ne s'ouvre jamais, que pour répandre l'horreur, pouvait révéler les terribles secrets qu'elle ne veut pas dire.

Ah ! ah ! frère, dit-il, essayant une larme, tiens, j'aurais dû mourir avec elle... pour elle... ou pour lui.

Puis le vieux sauvage s'arrêta et pleura.

Nous respectâmes sa douleur, sans demander à ce cœur brisé quel pouvait être le motif de ce chagrin subit.

Quelques instants, tristes et silencieux, se passèrent, et notre compagnon, affectant une gaieté qu'il n'avait pas, dit :

— Nous arrivons ; gare au trou, la compagnie, quiconque y met le nez, l'y met pour toujours.

En effet, quelques pas seulement nous séparaient de la caverne.

Au milieu d'arbustes de tout genre, que l'on dirait n'exister là que pour cacher au abîme, œuvre du travail de la nature, est la caverne du diable. Douze à quinze pieds environ forment la dimension de l'entrée ou l'embouchure de ce trou ; je me mis à genoux et regardai à l'intérieur, mais mon œil se perdit dans les ténèbres ; je pris une pierre pesant plus de vingt livres et je la jetai dedans, je ne l'entendis pas tomber ; nul son, nul bruit ne parvint à mon oreille ; le déplacement de l'air seul, par ce corps étranger, frappa mes sens ; une odeur singulière s'en échappait, et en aspirant l'air corrompu qui y séjournait, la respiration s'opprimait, la gorge s'altérait, il semblait qu'on allait étouffer. Alors nous fîmes une autre expérience ; à un poids de cent cinquante six livres, nous attachâmes un câble solide d'environ trois cent brasses, et nous le laissâmes couler.

Quelle ne fut pas notre stupeur lorsque l'on constata qu'à trois cent